

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Anique Poitras **À la lumière des ombres**

Isabelle Crépeau

Volume 28, Number 2, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (2005). Anique Poitras : à la lumière des ombres. *Lurelu*, 28(2), 19–21.



(photo : Jean Frenette)

Anique Poitras : À la lumière des ombres

Isabelle Crépeau

19

Si elle raconte sans ambages que c'est la souffrance qui l'a menée à l'écriture, la magnifique femme devant moi n'en est pas moins du côté de la lumière. À en croire même qu'elle émane d'elle... Et les lunettes pare-soleil qu'elle garde, sur cette terrasse bien éclairée, ne parviennent pas à masquer l'intensité lumineuse de ce regard qui va droit au cœur.

«Oui, la souffrance m'a menée à l'écriture, comme exutoire, mais j'y ai trouvé tellement un grand plaisir que c'en est devenu du gros bonheur.»

Petite, Anique Poitras a toujours aimé se raconter des histoires et jouer à s'inventer drames et aventures. Et c'est au milieu du secondaire qu'elle commence vraiment à écrire. Elle raconte : «Sœur Raymonde Beaudoin était un professeur extraordinaire. Un jour, elle nous fait la lecture de deux poèmes de Rina Lasnier. Pourquoi ces poèmes, ce jour-là? Je l'ignore, mais à partir de ce moment, j'ai commencé à écrire des poèmes que j'apportais à mon professeur. Elle les lisait et m'encourageait. Et, un lundi, elle me dit : "J'ai rencontré Rina Lasnier et je lui ai fait lire tes poèmes. Elle a dit que tu avais du talent. Tu dois maintenant aller chercher une culture générale et continuer à travailler." Ça m'a touchée et ça a vraiment été déterminant pour moi. Ma pratique quotidienne de l'écriture remonte à ce temps-là.»

Puis, des années plus tard, à la sortie de *La Lumière blanche*, Anique a retrouvé sœur Raymonde. «Elle m'a reconnue au téléphone! Je lui ai dit que je l'appelais pour lui annoncer que cette petite graine qu'elle avait semée quand j'avais quatorze ans avait enfin germé et que mon premier roman allait être publié. Elle était contente! On a gardé contact depuis. Je lui ai d'ailleurs dédié le premier tome de *La Chambre d'Éden*.»

Nuits blanches

Pendant ses années d'adolescence, elle écrit de la poésie, des poèmes bien noirs qui l'em-

pêchent de sombrer, et elle tient assidument son journal. Puis à la fin d'une adolescence intensément vécue jusqu'à l'âge de vingt-six ans, elle retourne aux études à l'UQAM. On se demande bien ce qu'elle pourra faire de ce bac en études littéraires, mais elle a confiance : elle a décidé de se donner une chance.

Rien ne laissait pourtant deviner alors que c'est du côté jeunesse qu'elle laisserait sa marque : «Si on m'avait dit, il y a quinze ans, que j'allais écrire des histoires d'amour pour les jeunes, j'aurais ri! J'étais une admiratrice de Godard, Robbe-Grillet, et de la distanciation. Je voulais être écrivaine, mais la réalisation de mon rêve n'a pas du tout emprunté le chemin prévu. C'est à reculons que je suis allée à cet atelier d'écriture en littérature jeunesse. J'étais frustrée : moi, je travaillais à un roman sérieux, pour adultes! Qu'est-ce que j'allais faire là : je n'avais pas d'enfant et pas le moindre intérêt pour la littérature jeunesse.»

Mais la vie s'est amusée à lui faire tous les signes. Rêves prémonitoires, coïncidences étranges et rencontres bouleversantes se succèdent en l'espace de quelques semaines, ébranlant au passage les convictions d'Anique. Elle accepte le défi que lui lance le destin, et c'est dans le cadre de cet atelier d'écriture jeunesse qu'elle commence la rédaction de ce premier roman qui touchera si profondément des milliers de jeunes lectrices et de jeunes lecteurs. Elle rit : «Ça n'avait apparemment aucun bon sens : mettre de côté ce projet de roman sérieux sur lequel je travaillais depuis trois ans, pour aller au bout de l'histoire de Sara. On ne met pas trois ans de travail de côté pour un éclair... Mais oui! Parfois.»

Sa fascination pour le phénomène de la synchronicité, qu'elle a beaucoup étudié depuis et dont elle parle abondamment dans les deux romans de la série «Mandoline», n'est donc pas fortuite. Plusieurs de ces coïncidences qui nous font signe et qu'elle décrit dans ses romans lui sont arrivées à elle.

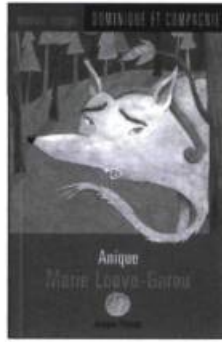
Elle s'est intéressée au phénomène et en parle avec une ouverture et un sérieux qui lui attirent bien des confidences et des témoignages.

Spectre lumineux

Pas étonnant d'apprendre qu'elle a incarné le personnage de la sorcière Camomille pendant des années. Anique Poitras reste un peu sorcière, à sa manière... Dans sa façon d'entrer en contact avec ces personnages qui l'habitent, dans sa considération pour certains rituels essentiels et dans cette confiance en la magie de la vie et en la force de l'imaginaire...

Son processus de création tient de l'envoûtement : «Selon mon mari, c'est très schizophrénique! Mais une schizophrénie contrôlée. Je ne décide jamais vraiment du projet sur lequel je vais travailler. C'est comme si les histoires s'imposaient à moi. L'appel des personnages est tellement fort que je n'ai pas le choix. Je suis acculée au pied du mur, même s'il m'arrive de résister longtemps avant de dire oui. C'est ainsi que Mandoline m'a empêchée de dormir, harcelée et menacée pendant plus d'un an avant que je lui cède. Il y a une relation très intime entre moi et les personnages, et ce sont les mots que j'utilise pour en parler. C'est comme si les personnages me contactaient et qu'il y avait entre nous un contrat, une entente. Je me montre très docile dans ce domaine de ma vie. Je me place au service de l'histoire et des personnages.»

Il n'y a pourtant rien d'occulte dans cette démarche, qui est ésotérique en apparence seulement. L'auteure travaille avec rigueur et méthode : construction de l'histoire, bible des personnages, recherche, découpage et plan scénique. Beaucoup de travail avant de pouvoir répondre à l'appel et s'abandonner à l'écriture du texte lui-même, avant de se laisser aller à l'émotion sans plus se poser de question.



Et il arrive parfois d'étonnantes surprises au cours d'un processus qui demande une telle abdications. Pour satisfaire les pressantes exigences de Mandoline, Anique Poitras a fait pendant un an et demi des recherches sur le phénomène de la synchronicité, l'intelligence émotionnelle, la neurologie, l'alcoolisme et la toxicomanie. Sans avoir l'intention d'en faire un essai, elle tenait à ce que cette histoire soit appuyée sur du solide. Tout son travail de structure et de recherche complété, elle était prête à se laisser happer par l'écriture. Mais un autre genre de ravissement l'attendait. Les mots ne venaient pas. Pas encore. Contre toute attente et malgré l'insistance de Mandoline, aucune voix ne se faisait plus entendre. Que de la musique... C'est ainsi que l'histoire de Mandoline a choisi d'emprunter d'abord le chemin des notes du piano avant celui des touches du clavier : «Un matin, au lieu d'entrer dans mon bureau, je me suis installée au piano. Et je suis littéralement disparue. Plus rien n'existait d'autre que la musique. Je me suis réveillée en après-midi, juste à temps pour aller chercher mon fils à l'école. J'avais composé près d'une heure de musique : blues, tango, berceuses...»

Cette musique qui lui a enfin permis d'entrer dans l'écriture de l'histoire, et dont elle a ensuite compris l'importance, trouvera bientôt sa place bien à elle puisqu'une chanson et un tango composés ce jour-là accompagneront le roman à paraître : *Sauve-moi comme tu m'aimes*, une édition augmentée, grand public, de l'histoire de Mandoline.

Clair-obscur

Pour elle, la famille a changé bien des choses. Elle a choisi de concentrer tout son travail d'écriture, de rencontre et de promotion en trois jours par semaine, afin de pouvoir profiter à plein de son rôle de mère et de voir grandir son fils, sa muse. Elle s'en dit nettement plus organisée et structurée.

«Mais c'est surtout la perspective qui change avec la famille. Avant, j'étais beaucoup plus préoccupée par ma propre quête existentielle. Comme si ma vie en dépendait. J'écrivais dans la peur de ne pas être à la hauteur. Cet ancrage à la famille a eu un impact spectaculaire sur les plans psychologique, affectif et créatif. Cet ancrage-là, je le ressens même physiquement. Nous avons un cerisier dans la cour. C'est en quelque sorte mon arbre miracle : nous sommes à Québec, en hauteville, avec le fleuve et le vent... Et pourtant nous avons des cerises de France dans la cour! Grosses. Sucrées. Juteuses! Ce cerisier est devenu mon arbre fétiche, le symbole de mon enracinement. Et je sens ces racines profondes et c'est ce qui me donne des ailes.»

C'est ainsi qu'elle tient à ce que les histoires qu'elle écrit continuent de véhiculer l'espoir et la lumière. Elle reste toujours consciente des lecteurs auxquels elle s'adresse et de l'éthique que ça implique. Elle explique : «Je me pose la question suivante : "Qu'est-ce que je mets dans la tête de ces jeunes-là?" Je sais que certains auteurs disent ne pas vouloir transmettre de message, mais, à mes yeux, tout texte est un discours et contient un message, que tu le veuilles ou pas. Je demeure attentive à ça. C'est aussi une question de responsabilité. La même responsabilité qu'on a comme adulte quand on est avec des enfants. Ça ne veut pas dire pour autant qu'il faut tout leur mâcher, ni se montrer moralisateur, je fais confiance aux jeunes lecteurs. Je me pose tout de même la question : "Qu'est-ce qui entre dans le cœur de ce lecteur, qu'est-ce que je véhicule comme valeurs, qu'est-ce que je veux transmettre?" Oui, il y a un message dans mes histoires. Oui, j'ai envie, moi, que d'un fusil enterré puisse pousser un bel arbre avec des feuilles en poils de loup qui nous réchauffent, comme dans *Marie Louve-Garou*. Je suis consciente de ce que je fais quand j'utilise une image comme celle-là.

La conscience n'est-elle pas un aspect de l'intelligence? Je ne possède pas la vérité et il n'y a pas de recette pour le bonheur... mais je crois au partage. Si j'ai pu mettre des mots sur la souffrance de quelqu'un, si ça a contribué à l'apaiser, je suis contente. Je ne règle pas les problèmes de mes lecteurs, je ne leur sauve pas la vie. Mais si quelqu'un se sent mieux après m'avoir lue, si je peux lui donner une petite graine d'espoir...»

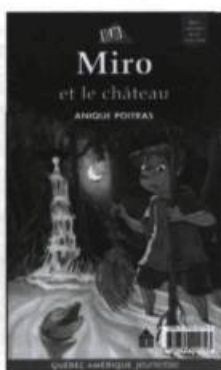
Et les témoignages qu'elle reçoit en ce sens abondent. Elle s'en dit souvent bouleversée et toujours reconnaissante de ce que ces lecteurs qui prennent la peine de lui écrire lui apportent à leur tour.

Noir sur blanc

Elle rend grâce aux influences passées de Fanfreluche, Rina Lasnier, Anne Hébert, Florence Barclay, Marcel Dubé... et même celle de Guy des Cars, avec qui elle a découvert le plaisir de lire à neuf ans. Grande lectrice, elle continue à se passionner pour Colette, Cocteau, Radiguet... La bibliographie de *L'Empreinte de la corneille* contient plusieurs titres de livres qui ont eu une importance capitale pour elle, comme *Femmes qui courent avec les loups*, de Clarissa Pinkola Estés.

Certainement, les personnages fascinants de Sara et Mandoline de même que l'imaginaire foisonnant de la petite Anique sauront inspirer le goût de l'écriture à plus d'un lecteur.

Les plus jeunes lecteurs pourront à leur tour aussi bénéficier de l'imaginaire radieux d'Anique Poitras : chez Dominique et compagnie, on pourra lire cet automne *La fée des bonbons*, une histoire de complicité gourmande entre une mère et son fiston, délicieusement illustrée par Marie Lafrance, et le prochain épisode des aventures d'Anique, racontant cette fois sa rencontre avec une sirène, sera publié dans la collection «À pas de loup», rejoignant ainsi un plus



Extrait

Je suis sous le choc. Quand j'avais vu la page couverture de cette revue, au printemps, j'avais pensé que la synchronicité était une maladie bizarre! Peu de temps après, pourtant, Nicolas me parlait de ce phénomène des coïncidences étranges, mais je n'ai pas fait le lien.

Tous les signes étaient là. À commencer par cette erreur de magazine qui m'annonçait ma rencontre avec Nicolas. Mais je n'ai rien vu. Je n'ai même pas essayé de voir plus loin que le bout de mon nez. Que la queue et les mains de Bob Leroux, en fait.

Et si l'oiseau de mes cauchemars était un oiseau de bonne nouvelle?

Je lève les yeux sur le dessin de poussière à ma fenêtre, complètement fascinée. Pour l'instant, je ne comprends pas tout ce qui se passe. Mais ces étranges coïncidences me donnent envie de croire à un sens. M'encouragent à croire que je suis quelqu'un qui va quelque part.

Je n'efface pas l'empreinte de la corneille.

L'Empreinte de la corneille, p. 35-36.

jeune lectorat. Aussi chez Imagine, on lira bientôt l'adaptation qu'elle a faite de l'histoire de *Cendrillon*.

Et puis l'auteure n'est pas certaine d'en avoir tout à fait fini avec Sara et Mandoline : «Je sens que j'ai encore quelque chose à dire sur ces personnages. Peut-être sous la forme d'un récit où je me permettrais de raconter ce qui se cache derrière ces histoires, sans le filet de la fiction, pour partager un cheminement et des pistes de réflexion.» Qui sait si un autre personnage ne viendra pas la détourner de ses projets, chemin faisant... Anique Poitras répondra certainement à son appel, pour notre plus grand bonheur.

Un grand coup de vent a emporté quelques parasols sur la terrasse. Elle rit. Un rire comme des bulles de lumière. La rencontre s'achève plein soleil. Et quand Anique part, je vois bien qu'aucune ombre ne la suit sur le trottoir...

(lu)

Anique Poitras a écrit, chez Québec Amérique :

La série «Mandoline» dans la collection «Titan» :
La Chute du corbeau, 2003.
L'Empreinte de la corneille, 2004.

La série «Sara» dans la collection «Titan» :
La Lumière blanche, 1993.
La Deuxième Vie, 1994.
La Chambre d'Eden, tomes 1 et 2, 1998.
Le Roman de Sara, coll. «Tous continents», 2000.
Gaston-Le-Grognon, coll. «Gulliver», 2001.
Miro et le château/Lysista et le château, coll. «Bilbo», 2002.

Chez Dominique et compagnie

La série «Anique» dans la collection «Roman rouge» :
Lancelot, le dragon, 2000.
Isidor Suzor, 2002.
Marie Louve-Garou, 2003.
La dame et la licorne, 2004.

Les éditions Pierre Tisseyre

Le plaisir de lire depuis 60 ans...



Des histoires pour tous les jeunes!

5757, rue Cypriot, Saint-Laurent (Québec) H4S 1R3
Téléphone (514) 334-2690

ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE